

D'un roman court, rapide, émouvant, passionné de M. Jules Claretie, le librettiste de la *Vivandière*, M. Henri Cain, a tiré un petit drame auquel on peut attribuer les mêmes qualités de mouvement et d'intérêt. Imaginaire ou historique, peu importe. L'anecdote vaut la peine d'être contée. L'action se déroule, en moins de quarante-cinq minutes, dans un petit village des provinces basques, à l'époque de la dernière guerre carliste. Le rideau qui se lève nous donne, dans un décor pittoresque, fermé par la vue des Pyrénées, la sensation des horreurs de la guerre civile. Tout autour de la place, les maisons sont en ruines. Une barricade s'élève à l'entrée, flanquée de deux canons encore fumants. L'armée régulière est battue et se dérobe, dans le village, aux coups des soldats de Don-Carlos, dont la fusillade se perd dans le lointain.

Sur ces ruines, à travers ces soldats en fuite, une femme est là, l'œil hagard, interrogeant les rangs des sections, rebutée par les officiers qu'elle presse de ses questions. C'est Anita, la Navarraise. Celui qu'elle aime, le sergent Araquil, fils du riche fermier Remigio, a-t-il donc été tué? Le voilà! Il apparaît et il s'ensuit une étreinte de ces deux cœurs que la volonté du père sépare. Anita n'est qu'une errante et, pour pouvoir prétendre à la main du sergent, promu lieutenant sur le champ de bataille, il lui faudrait une dot d'au moins deux mille douros. Cette dot, elle ne l'a pas. Soudain, dans l'exaltation de son désespoir, elle entend le général Garrido s'écrier, en parlant du chef carliste: «Misérable bandit! Il ne mourra donc pas! Le soldat qui dans la bataille atteindrait ce Zucaraga, je lui donnerais avec joie une fortune avec la croix!»

Le désespoir a tracé son devoir à Anita. Elle accepte le pacte, et, tandis qu'elle s'éloigne dans la direction du camp carliste, les soldats espagnols s'endorment au refrain de la chanson du sergent Bustamente.

*
* *

Là se trouve la coupure de l'action. Au réveil, Anita reparaît, les mains rougies de sang. Araquil, que la disparition de celle qu'il aime, diversement commentée dans le camp des réguliers espagnols, a frappé au cœur, a cherché la mort. Les balles qui poursuivaient la nouvelle Judith l'ont frappé. On l'apporte mortellement blessé sur la scène, et quand il se trouve en présence d'Anita, il la maudit comme espionne et n'a que le temps de comprendre, avant d'expirer, le sublime et hideux sacrifice de son action. Et, sur le cadavre de l'aimée, au son du glas funèbre qui annonce dans le lointain la mort du chef carliste, Anita devient folle.

C'est sur ce drame, épisode inventé de la guerre carliste, que M. Massenet a écrit une superbe partition qui s'attache étroitement à l'action, la suit pas à pas dans son rapide et tragique développement, et la paraphrase dans une intensité d'harmonie qui étonne. Tout le drame appartient à l'orchestre. C'est lui qui joue le rôle prépondérant. Les chanteurs ne sont en scène que pour nous donner la sensation tangible des mouvements d'une orchestration puissante et capitale. Le compositeur a dit que son œuvre était un drame chanté; mettons un drame d'orchestre,

une symphonie dramatique, avec la représentation mouvante des sentiments, ce sera plus juste.

La phrase initiale du début, en *ré* mineur, ne comporte pas plus de seize mesures! Elle est présentée pour tout l'orchestre dans une formidable explosion de sonorités. Aussitôt le lever du rideau, la bataille est déchaînée. Coups de canon, fusillade, sonneries de clairons, batteries de tambours, rien ne manque à ce tableau d'harmonie puissamment descriptive. La symphonie se développe à l'orchestre et reprend la première phrase en fortissimo pour se continuer piano à l'entrée du général Garrido. Puis elle revient encore, mais tout à fait chantée par les cordes seules, à la sortie de Garrido. Anita souhaite de revoir son amant dans une phrase d'élan qui se reproduira chaque fois qu'Araquil paraîtra en scène. Anita chante ses psalmodies à la Vierge sur la même *mi*. Les soldats entrent sur une marche lugubre détaillée par les clarinettes et les bassons, accompagnés par les pizzicati des cordes.

Très joli duo appassionato à trois temps, dans lequel nous relevons une jolie phrase du ténor: «Je ne pensais qu'à toi»; et une autre non moins jolie phrase d'Anita, délicieusement accompagnée par le violon solo et le violoncelle solo. Anita raconte sa rencontre avec Araquil. Joli motif de premiers violons, d'un caractère tout à fait espagnole. Enfin, nous arrivons à la superbe envolée: «Mariez donc, son cœur avec mon cœur», que Mlle Calvé chante avec une expression de tendresse ravissante, avec des caresses suaves dans la voix.

La nuit envahit le théâtre. Anita se lamente. Le quatuor décrit une petite marche mystérieuse d'un effet délicieux. Araquil traduit son amour pour Anita dans une des plus gracieuses mélodies de la partition. Un spirituel badinage à l'orchestre accompagne le récit de l'officier Ramon. Puis vient la chanson du sergent Bustamente, avec un effet de guitares très original, que les chœurs relèvent encore en frappent les temps forts dans les mains.

*
* *

Ici se place la coupure entre les deux actes, un nocturne qui est une merveille de sonorités sombres et froides. Les instruments à vent dialoguant avec les cordes ont des expressions exquis de poésie rêvée. L'orchestre a magistralement enlevé cette page symphonique. Mais le soleil éclaire le faite de la montagne. Des coups de fusil se font entendre. C'est Anita qui revient. On entend de nouveau la phrase initiale du début avec une autre orchestration. La clarinette solo et les violons, paraphrasant la phrase mélodique: «Mariez donc son cœur avec mon cœur», accusent la folie d'Anita. Araquil est apporté mourant en scène sur un mouvement de marche funèbre, avec sourdines, du plus puissant effet. C'est en vain qu'Anita cherche, dans une mélodie d'une expression touchante: «Plus tard, tu sauras tout», à lui cacher l'horrible vérité. Il meurt, et le glas des cloches, sonnait au loin les funérailles du chef carliste, traduit la folie de la Navarraise.

Telle est l'analyse de cette partition, que le maître a voulue telle et que sa grande autorité nous impose. On ne saurait y nier la puissance de conception, la science profonde, l'imagination des accords intenses. On peut la discuter, toute œuvre d'art est discutable. Mais on ne peut se refuser à l'étreinte qui vous prend au développement de ce drame musical. Ce court épisode, très bien conduit comme libretto, admirablement paraphrasé de musique, est une œuvre d'art d'un effet nouveau et dans laquelle on ne saurait contester l'effort personnel et la tendance originale.

Et ce drame est joué et chanté admirablement par Mlle Calvé, une superbe Anita, aimante, tragique, débordante de passion, sublime de conviction. Autour d'elle tous sont à louer, MM. Bouvet, Jérôme, Carbonne, Belhomme, Mondaud. L'exécution est irréprochable, et M. Danbé, l'habile chef, et son orchestre ont puissamment contribué à l'excellence de cette exécution.

LE GAULOIS, 4 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: LE GAULOIS
Journal Subtitle: None
Day of Week: Friday
Calendar Date: 4 OCTOBRE 1895
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: MUSIQUE
Subtitle of Article: OPÉRA-COMIQUE. – Première représentation de la *Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet.
Signature: INTÉRIM
Pseudonym: INTÉRIM
Author: Unknown
Layout: Internal main text
Cross-reference: None